



Pauline Klein a étudié la philosophie et l'esthétique avant d'entrer à la St Martin's School de Londres. Elle a ensuite travaillé dans une galerie d'art à New York.

Alice Kahn, son premier roman, a paru en 2010 et *Fermer l'œil la nuit* est sorti en 2012 (tous deux aux éditions Allia).

Jean-Jacques Bonvin : *Dans vos deux romans**, le cadre est récurrent, en tant que tel ou comme métaphore : il est clair, il est détaillé, il est doré souvent, on manipule à qui mieux mieux ce qui l'entoure. La narratrice aime le cadre mais pas au-delà (« A l'intérieur de ce cadre, je peux bouger », *Alice Kahn*, p. 16).

Or, j'ai l'impression qu'il n'y a pas un seul personnage dans ces récits qui éveille la sympathie de la narratrice, et aucun qu'elle offrirait à la sympathie du lecteur, ne serait-ce que par, comment dire ? compassion ? Dans *Alice Kahn*, par exemple, quand elle commence à s'entendre avec William, elle a tout de suite « envie de lui éclater la tête contre la table ».

Les morceaux vagues et dispersés dont est faite la narratrice tiennent-ils vaille que vaille en place par le refus de savourer les autres autrement qu'en les utilisant ? ce refus est-il le cadre empêchant l'éclatement complet, qui semble à chaque page tranquillement imminent ?

Pauline Klein : Je passe mon temps à me tenir. Je me tiens, non pas parce que je voudrais éclater la tête des gens contre des tables, mais parce que les cadres m'y obligent et que ma vie est courte. Comme on dirait courte sur pattes. Nos vies sont courtes et segmentées, elles sont empêchées. Ce que je cherche, ce n'est pas tant de sortir des cadres mais d'essayer de les définir, de rester attentive à leur présence, parce qu'ils sont partout, et qu'ils ont du pouvoir sur nous. Il y a des cadres d'espace et de temps, des cadres chez les autres qui imposent leur langage, leur rythme, leur pouvoir. Les pires de tous, ce sont les cadres qui hiérarchisent. Les cadres supérieurs. Ce sont eux qui se glissent insidieusement, comme des normes qu'on ne questionne plus, et qui nous font nous sentir moins bien que. Il y a des journaux comme ça, qui hiérarchisent (*Technikart* par exemple), qu'on referme en se sentant désolée d'être ce qu'on est.

Ce que j'essaie de faire, c'est d'échapper à ces petits pouvoirs. Je crois aux petites révolutions intérieures, aux insoumissions infinitésimales. Il s'agit de repérer les cadres et d'essayer d'en sortir. Les artistes, les écrivains, les producteurs de sens en général, ont pris un pouvoir injuste. Parce qu'on leur demande de s'exprimer, ils se

sentent obligés de se créer un personnage, un style, une identité. Un peu comme Warhol à son époque, que tout le monde ou presque admire parce qu'il s'est inventé un « personnage », parce qu'il avait comme on dit « un univers ». Je suis consternée par ces personnages médiatiques, agressifs, qui préféreraient mourir plutôt que d'avouer qui ils sont vraiment, pour peu qu'ils en aient encore une vague idée. Certains abandonnent la route de leur identité, au nom d'un personnage, d'un univers.

Ce qui me fascine, c'est l'impression que j'ai qu'une vie puisse être jetée en pâture aux autres, et je me demande quels troubles identitaires cela peut provoquer. Pour moi, essayer de comprendre qui on est, pour soi, c'est une manière intime de faire une révolution. C'est une activité comme une autre, elle est solitaire, difficile à exprimer, elle marginalise, mais elle permet de jouer, et je crois que jouer est la seule issue de secours.

J.-J. B. : *Jouer est donc la seule issue de secours : une insoumission infinitésimale contre le faux-semblant généralisé, contre la pose que les cadres supérieurs adoptent et contraignent les autres à adopter. C'est jeu contre jeu. Son propre jeu contre celui du pouvoir (médiatique par exemple). Cela implique-t-il une recherche d'« authenticité » ? En clair, les narratrices de vos romans veulent-elles découvrir ce qu'elles sont réellement, leur identité, ou veulent-elles opposer un jeu qui leur soit propre tout en sachant qu'il est aussi aléatoire que celui des autres MAIS que dans leur cas il s'agit de démasquer, pas de prendre le pouvoir sur les autres (« Le facteur, c'est moi », dernière phrase de Fermer l'œil de la nuit) ?*

P. K. : Mais bien souvent, l'idée est de jouer toute seule. Il m'arrive la plupart du temps de vouloir jouer et de n'avoir en échange qu'un malaise, plutôt qu'un désir de collaborer. Ce malaise, ce refus de jouer, provoque chez moi un sentiment assez jouissif de solitude. C'est la maison que je fabrique sur le dos des autres pour me donner l'impression d'être unique. Je monte sur des dos d'étrangers et j'avance comme ça, sur des maisons qui ne sont pas les miennes. Il y a des maisons inhabitables, comme celles des médias. Et c'est à sens unique, vous avez raison. On lit et on voit des choses contre lesquelles on ne peut rien répondre, et il ne reste plus qu'à essayer de trouver des complices hors jeu, hors cadre, et de former avec eux une petite équipe, le temps d'un voyage en train, le temps d'un dîner ou d'une queue à la boulangerie pour se sentir moins seul. Découvrir son identité là-dedans, ça n'est pas très facile.

Mais est-ce qu'on est obligé, comme on dit, de la découvrir ?

La découvrir, et puis la recouvrir, au rythme de ceux qui s'amuse à flouter le sens, exactement comme ce que je suis en train de faire là. Je me sens écrire, et je me sens escamoter mon propre sens, et m'éloigner de ce que je suis.

Pourquoi est-ce qu'il faudrait se « trouver » à tout prix ? Si on ne se trouvait pas, ça nous empêcherait de quoi ? Mon fils pleure lorsqu'un autre enfant met un masque. Puis il s'enfuit. Et je comprends très bien ce qu'il veut dire. Le plus embêtant, c'est que ce sont en général ceux qui prétendent ne pas vouloir jouer qui portent les masques les plus grossiers. Simplement je me sens coupable, je me sens imposteur, et surtout, je crois que masque ou pas, le profil doit rester bas. Quand on dit « qui je suis, pour juger », on se pose avant tout la question de qui on est. Et bien c'est ça, je me demande qui je suis en me demandant jusqu'à quel point je peux me permettre de juger le masque des autres. Les romans que j'écris me donnent l'occasion rêvée, au sens propre, d'imaginer ma vie, de traduire ce que j'imagine être un mensonge en conte, de jouer avec la réalité et la fiction, bref, de m'immiscer dans une sorte d'infra vie qui ne serait ni tout à fait la mienne, ni tout à fait une autre. C'est dans ce flottement où tout est possible, que je me sens capable de désenclencher le pouvoir des autres.